41

Le Diable
Couleur de rose

opera en un acte

LE DIABLE COULEUR DE ROSE,

OU

LE BON HOMME MISERE,

OPERA BOUFFON,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Paroles du citoyen LEVRIER CHAMP-RION, secrétaire de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris.

Musique du citoyen GAVAUX.

Représenté pour la première fois sur le théâtre de Molière, rue Saint-Martin, le deux brumaire an sept.

Seconde édition, revue, corrigée par l'auteur, augmentée d'une cavatine, et mise en ordre telle qu'on la joue au théâtre Montansier, Palais du Tribunat.

Prix : 1 franc.

A PARIS,

Chez CRETTÉ, Libraire, rue Saint-Martin, en face du théâtre Molière, N°. 45.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHIEU, bourgeois riche.	BONIOLI.
Le bon homme MISERE, pauvre bûcheron.	DUBOIS.
COLIFICHET, diable couleur de rose.	Mlle. CAROLINE.
VALOGNE, domestique normand, de Mathieu.	BOSQUIER-GAVAUDAN.
CORMORAN, huissier.	

(*La scene est dans un village de la ci-devant Bourgogne.*

LE DIABLE COULEUR DE ROSE.

Le théâtre représente d'un côté une fort jolie maison ; de l'autre, une pauvre chaumière attenante à un clos, dont les murs sont à demi-écroulés, et dans lequel est un grand pommier chargé de fruits ; le reste est un paysage.

Au lever de la toile, le temps est obscur. Colifichet sort de dessous terre, et son arrivée est précédée de quelques feux venant de la trappe qui lui sert d'entrée.

SCENE PREMIERE.

COLIFICHET (*respirant.*)

Ah ! c'est un plaisir. On respire ici un air plus frais qu'aux enfers d'où j'arrive. Il y faisait chaud pour moi là-bas. Ce n'est pas que cet air là me fût désavantageux en tout point ; car sans la folle jalousie de sa majesté Pluton, la dame Proserpine me verrait encore..... Paix, chut, ne parlons point de cela. Son mari brutal m'a fait sauter par-dessus les toits..... et me voilà. Heureusement je suis arrivé à bon port.

Ah ! çà, mais si je me présente sous un aspect aussi lugubre que celui-ci, je ferai peur à tout le monde, l'on me fuira..... et ce n'est pas là mon compte. Eh bien, puisque j'en ai le pouvoir, prenons une figure qui cadre mieux avec la conduite bienveillante que je veux tenir dans ce monde-ci.

(*Son vêtement diabolique et son masque disparoissent, et il se trouve en habit couleur de rose ; le théâtre s'éclaire.*)

Bon, me voici plus présentable. Oh ! si sa majesté Pluton m'avait vu là-bas costumé de la sorte, il y a long-temps, pour la premiere fois, que la jalousie l'aurait atteint, et je n'aurais pas eu l'honneur de.... Par ma foi, les maris jaloux sont des gens.... bien incommodes dans la société.

CHANSON.

Maris jaloux, vous avez tort
De gronder vos femmes si fort.
Quelle mouche vous pique ?
Savez-vous, grâce à leurs appas,
Ce qu'il arrive en pareil cas ?
C'est qu'on vous fait, (*bis*) la nique.

Pourquoi des grilles, des verroux ?
Pauvres gens, quoi donc ! auriez-vous

La cervelle troublée ?
Vous veillez en vain nuit et jour ;
Elle est instruite par l'amour
A prendre sa (*bis*) volée.

Tourmenter sa belle moitié,
Sans de ses pleurs avoir pitié ;
Le trait est malhonnête.
Si quelqu'un a su la toucher,
Mari, pensez-vous l'empêcher
De faire sa (*bis*) conquête ?

Vous qui prenez femme au besoin,
D'être facile ayez grand soin ;
Que rien ne vous démonte.
Faites tout ce qu'elle voudra,
Ou bien quelqu'un..... trala la ra la la.....
Vous en auriez (*bis*) la honte.

Allons ! puisque le sort m'a jeté ici, profitons de mon exil pour obliger quelques pauvres malheureux, s'il s'en trouve. Le propriétaire de cette jolie maison ne doit pas, j'imagine, avoir grand besoin de mon secours ; mais je parierais bien que celui de cette misérable chaumière s'est déjà donné plusieurs fois au diable.... et cela me regarde. Voyons, pour me mettre au fait de ce qui se passe ici, et connaître la vérité, cachons-nous dans ce pommier. On n'ira pas me chercher là ; d'ailleurs, je vais le soumettre à mes enchantemens.

(*Le pommier s'ouvre, il se tapit dedans. L'arbre paraît illuminé un instant. Une ouverture qui s'y trouve, laisse apercevoir Colifichet, quand il le veut.*)

SCENE II.

COLIFICHET (*caché*), MATHIEU.

MATHIEU, (*sortant de chez lui avec une toise à la main.*)

Avec ma toise, je saurai au juste ce que contient de perches la cabane et le jardin de ce bon homme Misère, mon voisin. Jamais homme ne mérita mieux son nom, et quoiqu'il se soit avisé de se porter pour caution de quelqu'un qui me doit, il n'a jamais le sou. Tant mieux, parbleu, je le tiens par-là.

(*Examinant la cabane et le clos.*)

C'est son jardin, c'est son beau pommier surtout que j'ambitionne. En ce pays, le pommier est rare, et celui-ci est l'unique à trois lieues à la ronde. Oh ! malgré le propriétaire lui-même, j'aurai le tout, ou le diable l'emportera plutôt.

COLIFICHET (*à part.*)

Cela pourrait bien arriver.

MATHIEU.

Voyons, pendant son absence, examinons, et toisons.

CHANSON.

Sa demeure villageoise
Jointe à ma maison bourgeoise
M'agrandira beaucoup ;
L'argent le gagnera tout d'un coup.
Je le mesure à ma toise. (*ter.*)

Son humeur est fort grivoise ;
Sa manière assez courtoise ;
Je viens à bout de lui.
Moi, comme tant d'autres aujourd'hui,
J'aime à tout faire à la toise. (*ter.*)

SCENE III.

MATHIEU, le bon homme MISERE.

LE bon homme MISERE (*à part.*)

Même air.

En m'surant i'nous dégoise
Ça, comme en r'venant d'Pontoise,
I'm' prend pour un dandin,
Et n'm'en veut pas moins qu'à mon jardin.
Voyez donc comme i'nous toise. (*ter.*)

MATHIEU.

Ah ! ah ! bon jour, bon homme, je te croyois encore dans la forêt voisine, occupé à faire des fagots.

MISERE (*d'un air réjoui.*)

Non, voisin, me v'là.

MATHIEU.

C'est un maudit métier que celui de faire des fagots.

MISERE (*malicieusement.*)

Mais pas tant, puisque vous en faisiez là vous-même, tout-à-l'heure. Ein ?

MATHIEU (*à part.*)

Je te revaudrai celui-là, va.....

(*A Valogne qui vient à lui.*)

(*Haut.*) Eh bien, Valogne, qu'est-ce que c'est ?

SCENE IV.

MATHIEU, le bon homme MISERE, VALOGNE.

VALOGNE.

Mon doux maître, pardon ; un débiteur est là qui vous apporte de l'argent.

MATHIEU.

De l'argent !

VALOGNE.

I demande si vous avez le temps.

MATHIEU.

Du temps pour en donner.... jamais, entends-tu ? mais pour en recevoir, c'est tout différent ; c'est tout différent.
(*A Misere.*)
Attends-moi là, mon ami, je vais revenir tout de suite. (*Il sort.*)

VALOGNE.

Pardi, sûrement ; recevoir et empocher, ça n'est pas difficile.

SCENE V.

Le bon homme MISERE, VALOGNE.

MISERE (*à part.*)

V'là le coquin qui me vole mes pommes toutes les nuits, j'en suis sûr.

VALOGNE (*à part.*)

I'me regarde de guinguois ; est-ce qui se douteroit de queuque petite chose ?

MISERE (*haut.*)

Eh ben ! mes pommes..... sont-elles assez sucrées ?

VALOGNE (*impatienté.*)

Sucrées....... poivrées...... je ne sais pas ce que vous voulez me dire, moi.

MISERE.

Maudit câlin ! ne t'embarrasse pas, va, j'ai mis une bonne poignée de sel dans le canon de ma vieille carabine..... qui n'est pas encore si mauvaise..... et si une fois je te surprends là.... tu m'entends ? je te salerai de la bonne façon. (*A part.*) C'est pour lui faire peur.

VALOGNE.

Fi, vous êt' un ingrat. Moi qui vous aime tant ! C'est bon, je ne vous dirai pas un secret ... là.

MISERE.

Qu'est-ce que c'est ?

VALOGNE.

C'est.... n'en parlez pas, au moins. C'est que mon maître, comme ça, veut avoir absolument, absolument vot' petite bicoque.

MISERE.

Qu'appelles-tu ? bicoque toi-même.

VALOGNE.

Et puis, et puis vot' clos.

MISERE.

Le beau secret ! je sais ça. Et puis mon pommier, n'est-ce pas ?

VALOGNE.

Ah ça, ben certainement. Sans vot' pommier, il est clair.....

MISERE.

Il est clair qu'on ne me voleroit pas mes pommes. Pas vrai ?

VALOGNE (*s'impatientant.*)

On ne vous parle pas de ça, encore un coup. Ecoutez-moi.

TRIO.

VALOGNE

I'vous baillera de l'argent.

MISERE.

C'est fort obligeant.
C'est très-engageant.

VALOGNE.

Ses écus sont d'ben bon aloi.

MISERE.

Tant mieux pour lui, tant mieux pour toi.
Mais qu'est qu'ça m'fait à moi ?

MISERE.

Tant mieux pour lui,
Tant mieux pour toi.
Mais qu'est qu'ça m'fait à moi ?

VALOGNE.

Ses écus sont d'ben bon aloi.
Ça vous importe ainsi qu'à moi.

VALOGNE.

Eh ! t'nez le voici.

SCENE VI.

MATHIEU, le bon homme MISERE, VALOGNE.

MATHIEU (*qui tient une lettre décachetée.*)

Oui dà,
Me voilà.
A cette maison-là,
Dis-moi, pourquoi tenir ainsi ?
Une autre vaudra
Mieux que celle-ci.

VALOGNE.

Oui, mon maître a raison.

MISERE (*à Mathieu.*)

Oui, vous avez raison.

MATHIEU.

Bon !

MISERE.

Une autre vaudra
Mieux que celle-ci.

MATHIEU et VALOGNE.

Oui.

MISERE.

C'est mon avis aussi.
Oui, vous avez raison ;
Pas de comparaison.

MATHIEU et VALOGNE.

Bon !

MISERE (*parlant.*)

D'après ça, pour vous obliger, voisin,
(*Chantant.*)

Je troque maison pour maison.

MATHIEU et VALOGNE.

Non !

MISERE.

Je m'rends à la raison.
Oui, maison pour maison.

MATHIEU et VALOGNE.

Non !

MATHIEU.	VALOGNN.	MISERE.
Mais tu perds la raison. Quoi ! maison pour maison ?	Quoi ! maison pour maison ? I'n'perd pas la raison.	Je m'rends à la raison. Oui, maison pout maison,

MISERE.

Et j'fais un marché de la sorte
Parc'que c'est vous.

MATHIEU et VALOGNE (*chacun à part.*)

Que le diable t'emporte.

MISERE.

Bien entendu qu'à votre tour
Vous me baillerez du retour.

MATHIEU.	VALOGNE.	MISERE.
Bon ! voyez donc le plaisant tour ! Il faut à monsieur du retour.	Bon ! voyez donc l. plaisant tour ! i'faut à c'monsieur du retour.	Oui, je compte qu'à votre tour, Vous me baillerez du retour.

VALOGNE (*à Mathieu.*)

I'n'se refuse rien.

MISERE (*gaîment.*)

A quoi bon me refuser queuque chose, puisque la fortune me refuse tout ?

MATHIEU.

Et cependant tu chantes toujours.

MISERE.

Il est permis de chanter quand on est heureux.

MATHIEU.

Heureux, toi ? tu ne saurais l'être, puisqu'on te nomme le bonhomme Misere.

MISERE.

Eh! que m'importe le nom qu'on me donne ? ce qu'on dit ou ce qu'on pense de moi ne change rien à ce qui est.

MATHIEU.

Mais tu es dans la pauvreté ?

MISERE.

Eh ben, c'est ce qui vous trompe, voisin.

MATHIEU.

Ah! ah! serais-tu devenu riche, par hasard ?

MISERE.

Riche ? je l'ai toujours été, et plus que vous encore.

MATHIEU.

Comment cela ?

MISERE.

Parce qu'ayant l'bon esprit de ne rien désirer au-delà de ce qu'est en mon pouvoir, je me trouve avoir tout ce qu'i' me faut.

MATHIEU (*à part.*)

L'extravagant! (*haut*) Et tu appelles cela être plus riche que moi ?

MISERE.

Sûrement, puisque je ne désire rien, tandis que le peu que je possède vous fait envie.

MATHIEU.

Joli raisonnement !

MISERE.

Il est jusse, et le sobriquet qu'on m'a donné vous convient mieux qu'à moi.

MATHIEU.

Imbécile !

MISERE.

Pas tant, voisin, pas tant, et je vas vous donner un avis que je tiens de mon père, et dont vous ferez votre profit, si vous êtes sage : c'est qu'à force de travailler pour augmenter son bonheur, on le change en misere.

MATHIEU.

Ta ta ta..... Une fois, deux fois, veux tu me vendre ta maison ?

MISERE.

Non.

MATHIEU.

C'est là ton dernier mot ?

MISERE.

Oui.

VALOGNE (*à part.*)

Il est pus têtu que moi, encore.

MATHIEU.

Ah! ça, j'ai bien voulu m'y prendre d'abord par la douceur et la politesse.

MISERE (*le tapant sur l'épaule.*)

Comme de juste, voisin, et c'est ce que je fais aussi de mon mieux.

MATHIEU.

Mais à présent que tu t'obstines à ne vouloir pas te rendre à une invitation.....

MISERE.

Oh ! ce n'est pas une invitation qui me fait peur. Invitez-moi à dîner tout-à-l'heure, et vous verrez que je suis vot' homme. Essayez pour voir.

MATHIEU.

Tu fais le gognenard.

MISERE.

Je ne le fais pas, je le suis.

MATHIEU.

C'est bon, c'est bon. Tu vas déchanter bientôt.

MISERE.

Déchanter ! je ne crois pas ça, par exemple, à moins que le rhume ne me prenne.

MATHIEU.

Nous allons voir.

MISERE.

Voyons.

VALOGNE (*à part.*)

N'avoir pas le sou dans sa poche, et rire toujours.... moi, ça me passe.

MATHIEU.

Tu te rappelles, sans doute, qu'une somme de quatre-vingt-deux livres trois sous dix deniers m'est due par Etienne Souffreteux, un pauvre diable comme toi ?

MISERE (*frappant sur sa bedaine.*)

Comme moi ! je n'ai pas la mine d'un hère du tout, du tout.

MATHIEU.

Et pour lequel tu as répondu, ainsi qu'il appert au contenu du susdit billet, dressé suivant l'us et coutume sur papier timbré.

VALOGNE (*à Misere.*)

Timbré.... ça vous regarde, ça.

MISERE.

Oh ben, quant à l'égard d'Etienne, j'en réponds encore, voyez-vous ; parce que je dis, c'est un honnête homme.

MATHIEU.

Oui.... un honnête homme..... qui me fait banqueroute.

MISERE.

Lui ? je parie que ce n'est pas vrai.

MATHIEU.

A moi un démenti ! c'est un peu fort. Tiens, impertinent, lis cette lettre, lis. Elle m'annonce qu'Etienne est mort.

MISERE.

Etienne?

MATHIEU.

Oui, mort.... insolvable.

MISERE (*à part.*)

Mauvaise nouvelle que ça.

VALOGNE (*à part.*)

Le bon homme décampera.

MISERE.

Faut savoir si c'est ben sûr.

MATHIEU.

Très-sûr. Le misérable est mort tout exprès pour ne pas me payer.

MISÈRE (*très-agité.*)

Je n'en crois rien; mais enfin i en a ben d'autres qui font pis que ça, ma foi.

MATHIEU.

Pis que ça!

MISÈRE.

Oui, on les voit riches et brillans même après que leux faillite est faite. Tout du moins celui-là est mort, et certainement n'y a pas là de quoi briller.

MATHIEU.

Je n'entends rien à toutes ces raisons-là, moi, arrangeons-nous.

MISÈRE.

A la bonne heure. Quel arrangement allons-nous faire ensemble?

MATHIEU.

Il est bien simple. Paie moi tout de suite mes quatre-vingt-deux livres trois sous six deniers.

MISÈRE.

Un petit moment donc.

MATHIEU.

Pas de petit moment. Le billet est échu, j'ai très-grand besoin de mon argent.

VALOGNE (*levant la main.*)

Je le témoigne!

MATHIEU.

Il me le faut, et je le veux sur-le-champ, ou bien je mets à ta poursuite le voisin Cormoran, l'huissier le plus huissier.....

MISERE.

Mais, mon voisin, je vous en prie, faites attention.....

MATHIEU.

Ah! tu ne chantes plus à présent. Te voilà donc enrhumé?

MISERE.

En honneur, je n'ai pas le moyen à présent.....

MATHIEU.

Je t'en ferai trouver des moyens.

MISERE.

Vous m'obligerez beaucoup de....

MATHIEU (*en colère.*)

Non, mon argent tout à l'heure; mon argent..... ou en prison.

(*Il entre brusquement chez lui.*)

SCENE VII.

Le bon homme MISERE, VALOGNE.

MISERE, (*à Mathieu.*)

Un peu de patience, que diable, on ne traite pas comme ça.....

(*A Valogne, qui le tire par son habit.*)

Eh ben! qu'est-ce que tu me veux, toi?

VALOGNE.

Bon! quand on a un pommier si superbe, on ne doit pas se lamenter comme ça; et puis, dès qu'on répond pour quequ'un, on peut ben répondre pour soi.

MISERE.

A l'autre, à présent!

VALOGNE.

Avé ça, votre maison est une grande ressource. Elle est quasi toute neuve.

MISERE (*à part.*)

Celui ci est un peu fort, par exemple.

VALOGNE.

Sa'vous ce qu'i faut faire? faut faire un cent de fagots. A cent sous le cent, ça fait cent sous. Eh ben, de cent sous en cent sous, vous paierez jusqu'au dernier sou.

MISERE.

Comment, coquin! je crois que tu te moques de moi.

VALOGNE.

Non pas, je plaisante, v'là tout.

MISÈRE (*allant prendre un échalas.*)

Attends, attends.....

VALOGNE (*se retirant bien vîte.*)

C'est moi qui vous attends..... en prison. Entendez-vous, père aux écus? en prison. (*Il lui ferme la porte au nez.*)

SCENE VIII.

Le bon homme MISERE (*frappant du pied.*)

Sarpejeu! les railleries d'une bête..... qu'est en force.... n'y a rien qui vous poignarde comme ça.

(*Regardant sa maison.*)

Est'i' possible? Quoi! i faudra que j'abandonne à ce ladre vert ma maison, ma chère maison! qué chagrin pour moi de la quitter!

elle est un peu usée, c'est vrai, mais dame, tout s'use à la fin. Pour la rendre solide, faut la refaire à neuf, d'abord, n'y a pas à dire. C'est ce qu'il fera, lui, ce maudit avare; et moi, je ne peux pas. Ah! j'enrage. Et le pis de ça, c'est qu'a mon malheur, je ne trouverai que des âmes insensibles.

COLIFICHET (*dans l'arbre.*)

Sensibles.

MISERE.

Comment me tirer de l'abîme où je me vois?

COLIFICHET.

Vois.

MISERE.

Stila qui se vante de supporter un pareil malheur tranquillement...?

COLIFICHET.

Ment.

MISERE.

Oh! oh! je n'ai jamais rien entendu de pareil..... Y a-t-i' qué-qu'un ici?

COLIFICHET.

Ici.

MISERE.

Où êtes-vous? de ce côté?

COLIFICHET.

De ce côté.

MISERE.

Eh ben, par où donc? par-là?

COLIFICHET.

Là.

MISERE.

I' n'y a personne. C'est un écho que je ne connoissois pas. Je m'afflige. Ai-je raison ou tort?

COLIFICHET.

Tort.

MISERE.

Le mal n'est pas sans remède, peut-être.

COLIFICHET.

Peut-être.

MISÈRE.

Et la chance peut changer; c'est possible.

COLIFICHET.

Possible.

MISERE.

C'es singulier! comme cet écho-là est encourageant!.... S'il alloit arriver que..... Insensé! j'amuse ici mon chagrin. Dame, c'est tout simpe. Le malheureux qui se noie, se raccroche à tout..... Non,

non, ce qu'il y a de pus certain dans ma position, c'est qu'envain j'espère.

COLIFICHET.

Espère.

MISERE.

RÉCITATIF.

Bientôt faudra payer l'huissier,
La chose, hélas! est manifeste.
Quoique ma bourse, enfin, par un sort trop funeste,
Ne renferme pas un denier,
On ne laissera pas de me rendre mon reste.
Où chercher? où courir?
Que faire, ô ciel! que devenir?

AIR.

Victime du sort cruel
Qui n'a rien mis dans ma bourse,
(Il tire sa bourse vide qu'il secoue, et la remet ensuite daus sa poche.)
Je n'ai plus d'autre ressource
Qu'un désespoir éternel.
De ce revers qui m'accable
Rien ne pourra donc m'exempter.
Un seul moyen va me rester,
C'est de me donner au diable.

SCENE IX.

Le bon homme MISERE, COLIFICHET.

DUO.

COLIFICHET (*sortant du tronc de l'arbre.*)

C'est moi qui suis le diable!

MISERE.

O ciel! ô ciel! voilà le diable!

COLIFICHET.

C'est moi qui suis le diable.
Pourquoi trembler si fort?
C'est bien à tort.
Je t'aime fort.

MISERE.

O ciel! ô ciel! voilà le diable.
Je suis un homme mort.
Oh! oui, très-fort,
Un homme mort.

COLIFICHET.

Rassure-toi, te dis-je.

MISERE.

Ça n'est pas bien aisé.

COLIFICHET.

Ai-je donc un air si épouvantable?

MISERE.

Non. Au contraire même; mais tatidié, je ne m'y fie pas; et si

vous êtes le diable, comme il y a grande apparence, vous devez avoir des griffes.

COLIFICHET.

Point du tout, vois plutôt.

MISERE (*après avoir regardé de loin.*)

Oh! oh! c'est singulier. On m'avoit pourtant dit.....

COLIFICHET.

Bon, des contes bleus. Ecoute, je suis un diable, ami des pauvres diables comme toi.

MISERE.

C'est ben honnête et ben poli, ça. Comment vous nomme-t-on?

COLIFICHET.

Colifichet.

MISERE.

Il est sûr que ce nom-là n'est pas effrayant.

COLIFICHET.

J'aime à rire, à boire, à chanter, à danser.

MISERE.

Vraiment vous n'êtes pas de mauvais goût.

COLIFICHET.

Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est de rendre service.

MISERE.

Oui? oh ben, je vous taillerai de la besogne, si vous voulez.

COLIFICHET.

Je sais ton affaire. Viens que je cause avec toi. Approche, approche donc.

(*Il entraîne avec lui le bon homme Misère, qui ne se rassure que peu à peu.*)

Je suis ce qu'on appelle un bon petit diable.

MISERE.

Tant mieux, n'y en a guère à présent.

COLIFICHET.

Mon projet..... et je vais le mettre à exécution..... c'est de punir le vieux coquin qui a conçu le dessein de te poursuivre, et d'envahir ta propriété.

MISERE.

Tâchez, ça en corrigera p'têtre queuque autre.

COLIFICHET.

Tu as confiance en moi, n'est-ce pas?

MISERE (*le fixant.*)

Mais..... oui, oui. J'ai confiance aux gens de bonne humeur, moi; i ne sont pas méchans pour l'ordinaire à voir tant seulement la couleur de vot' habit, j'imagine que le pays d'où vous venez doit être gai..... diablement.

COLIFICHET.

Très-gai, mais..... pas pour tout le monde.

MISERE.

Ah! c'est comme partout. Et..... Y a-t-il ben des pauvres là-bas?

COLIFICHET.

Plus que de riches.

MISERE.

C'est comme chez nous.

COLIFICHET.

Nombreux?

MISERE.

Les gens capabes.....

COLIFICHET.

Très-rares.

MISERE.

Et les envieux?

COLIFICHET.

Abondans, méchans et ignorans.

MISERE.

Tout comme chez nous. Et les femmes.....

COLIFICHET.

Très-coquettes.

MISERE.

Juste comme chez nous. J'avions dans l'idée stapendant que les maris étoient heureux là-bas, et que les femmes ne leux étoient pas infidèles.

COLIFICHET.

Au contraire, les femmes ne sont point fidèles, et les maris sont très-malheureux.

MISERE.

Allons, allons, je vois ben que c'est là-bas tout comme chez nous.

COLIFICHET.

Eh! n'est-ce pas de même partout? dis-moi.

RONDEAU.

Pour les maris, le fait est clair,
Un paradis même est l'enfer.
Pour les femmes de ces maris,
L'enfer même est un paradis.

Le pouvoir de madame
Ne peut être aboli.
Ce qui plaît à la femme
Doit plaire à son mari,

Quelqu'un d'humeur sauvage
S'en fâchera beaucoup.
Tant pis, car c'est l'usage ;
Et l'usage fait tout.

Pour les maris. . . . . , etc.

Maint époux en ménage
S'arrange de son lot.
Tel dans son cœur enrage
Qui rit, et ne dit mot.
Plusieurs, et sans scrupule,
Se montrent fort jaloux ;
Mais c'est un ridicule
Là-bas comme chez vous.

Pour les maris. . . . . , etc.

Revenons à ce qui t'intéresse. Sois sûr, mon ami, que je m'en vais faire le diable pour toi.

MISERE.

Ça ne vous sera pas difficile, ça.

COLIFICHET.

Dis-moi : n'as-tu jamais désiré une grande fortune ?

MISERE.

Non, je n'ai jamais souhaité que d'être à même de faire du bien à mes semblables.

COLIFICHET.

Quoi! tu n'as jamais regardé ton voisin Mathieu avec un œil de jalousie ? car enfin il est fils d'un pauvre diable comme toi, et n'a acquis sa fortune, étant procureur, qu'en ruinant les familles dont il faisoit les affaires.

MISERE.

Tant pis pour elles, et tant pis pour lui. La prospérité du méchant ne doit faire envie à personne.

COLIFICHET.

Tes sentimens me font plaisir, et je me charge de les récompenser.

MISERE.

Je voudrois savoir comment que vous vous y prendrez pour me débarrasser du voisin Mathieu, et de ce maudit Cormoran, son huissier.

COLIFICHET.

Voici comment : grâce à mon pouvoir diabolico-magique, tout ceux qui s'aviseront de monter sur ton pommier, à l'instant même. . . . . J'entends du bruit. . . . . Laisse-moi seul ici, tu me gênerois. Vîte : prends ta cognée, et va au bois faire tes fagots ; tu reviendras ensuite. Prompt, dépêchons.

MISERE (*qui a pris sa cognée.*)

La v'là, c'te chère cognée. Allons, je m'en vas. Je ne peux pas manquer de réussir, puisque le diable s'en mêle.
(*Il sort en chantant.*)

SCENE X.

COLIFICHET (*seul.*)

CAVATINE.

Pour secourir ce malheureux,
Je vais employer ma puissance.
Quoique diable, aujourd'hui je veux,
Que, par ma bienfaisance,
L'on puisse m'égaler aux dieux.

Oui, je saurai d'un vrai lutin
Prendre le caractère,
Et changer le destin
Du bon homme Misère.

SCENE XI.

COLIFICHET, ensuite VALOGNE.

COLIFICHET.

Voici ce maraud de valet qui guette le départ du bon homme, pour venir lui enlever sa récolte. Cachons-nous dans la chaumière.
(*Il se laisse apercevoir de temps en temps dans les scènes suivantes.*)

VALOGNE (*allant voir si le bon homme est parti.*)

Bon. Il s'en va en chantant. Chante, va, chante.
(*Regardant le pommier.*)

Oh ! les belles pommes ! Mon maître est à dîner : cueillons-en une ou deux pour son dessert, et pis le reste pour moi.

COLIFICHET (*à part.*)

Ah! le coquin!

VALOGNE.

Plaît-il? qu'est-ce qui m'appelle? J'ai cru qu'on m'appeloit.

(*Regardant encore le pommier.*)

Hom! ça fait veni' l'eau à la bouche. Dépêchons-nous de peur qui n'arrive du monde.

COLIFICHET (*à part.*)

Sois tranquille, va, il y a quelqu'un.

VALOGNE.

M'est avis que je dois savoir comme on grimpe à c'tâbre-là.

CHANSON.

L'on nous dit que l'premier homme
Fut tenté par une pomme;
Et pour si peu l'on sait comme
Il éprouva d'grands malheurs.
Son audace trop commune
Mérita ben c't'infortune.
Zeste. . . . . au lieu d'en croquer une,
Moi, j'vais en croquer plusieurs.

Un' seul' ne f'roit pas ma dose.
En amour, c'est la mêm' chose.
Quand un jeune homme s'propose
De s'marier par trop d'ardeurs,
D'un' belle i' cherch' la conquête;
Mais bentôt l'doute l'arrête.
Pour juger d'la plus honnête,
Faut-il qu'il en ait vu plusieurs.

Jusqu'à présent, en affaire,
Le ch'min le plus ordinaire
C'est de s'baisser sans mystère,
Et d'en prend' là. . . . . puis ailleurs;
Mais j'crois que c'est mal l'entendre,
I' vaut ben mieux pour surprendre,
Se hausser, et puis en prendre. . . . .
Com' je l'vois faire à plusieurs.

(*Il grimpe à l'arbre.*)

Oh, oh, oh!.... je ris quand je songe au bon tour que je vas

jouer à ce bon homme. Mais..... qu'est-ce que je sens donc ? mes pieds et mes mains sont accrochés avé je ne sais quoi.

(*Il lui pousse un grand nez.*)

Ah! mon dieu, est-i' possible..... mon nez qui s'allonge, qui s'allonge..... Je n'ai jamais eu un nez comme ça.

(*Il se met à pleurer.*)

Haye, haye, au secours, mon maître, au secours, à moi..... je suis ensorcelé.

COLIFICHET (*à part.*)

Et d'un.

SCENE XII.

COLIFICHET (*caché,*) VALOGNE, MATHIEU.

MATHIEU (*paroissant sur le seuil de sa porte avec une serviette à sa boutonnière.*)

Eh bien, quoi? qu'est-ce que c'est donc que tout ce train-là? j'entends des cris, ce me semble.

VALOGNE.

C'est moi not' maître, c'est moi.

MATHIEU.

Ah! ah! c'est Valogne. Où es-tu donc?

VALOGNE.

Tout là-haut.

MATHIEU.

Comment tout là haut! sur le toit?

VALOGNE.

Sus le pommier, de ce côté-ci.

MATHIEU.

Monter sur le pommier en plein jour..... oh! que tu es bête! Allons dessends.

VALOGNE.

Oui, descends, descends..... c'est ben aisé à dire, je suis cloué. Et puis regardez, regardez mon nez..... ça fait trembler.

MATHIEU.

Qu'est-ce que c'est que vos plaisanteries, monsieur; prenez-moi la peine de descendre tout à l'heure, ou vous aurez affaire à moi.

VALOGNE (*se mettant en colère.*)

Pisque je vous dis que ça ne se peut pas.

MATHIEU.

Ah ! ça ne se peut pas !

VALOGNE.

Je ne saurois remuer ni pied ni patte.

MATHIEU.

Vous me prenez donc pour un oison ?

VALOGNE.

I' n'y a rien de si vrai.

MATHIEU (*rentrant dans sa maison, sans se presser.*)

C'est bon, c'est bon. Je m'en vais te faire descendre, moi.

VALOGNE.

Ah ! mon dieu, mon dieu, me v'là ben mal perché.

SCENE XIII.

COLIFICHET, VALOGNE.

COLIFICHET (*à part.*)

Amusons-nous à ses dépens.

(*A Valogne.*)

Pauvre petit, je vous ai entendu, et j'entre dans vos peines bien sincèrement.

VALOGNE.

Bon, soyez le ben arrivé, et venez, je vous prie, me décrocher de là.

COLIFICHET.

Fi donc, je ne sais pas monter aux arbres, moi. C'est bon pour vous, mon cher ami, vous entendez cela au mieux.

VALOGNE.

Tiens ! ce morveux qui me plaisante. Vous me la paierez, entendez-vous ?

COLIFICHET.

Oh ! je ne vous crains pas ; cependant, je n'en prends pas moins beaucoup de part à votre accident.

VALOGNE (*pleurant.*)

A mon âge être perclus comme ça de tous ses membres.

COLIFICHET (*le contrefaisant.*)

Je conviens que, pour un Normand, il est cruel de ne pouvoir lever ni le pied ni la main.

VALOGNE.

Tais-toi, mauvaise langue.

COLIFICHET (*se retirant dans la chaumière.*)

(*A part.*) On vient, retirons-nous. (*Haut.*) Allons, allons, de la douceur, et surtout de la patience.

SCENE XIV.

VALOGNE, MATHIEU.

VALOGNE.

Eh ! arrivez, arrivez donc. Falloit apporter une échelle, nous aurions vu.

MATHIEU (*tenant un fouet sous son bras.*)

Non pas, non pas. Voici quelque chose de meilleur.

(*Il lui cingle les jambes.*)

Tu descendras, j'espère.

VALOGNE.

Bellement donc. Si je pouvois descendre, est-ce que je tiendrois à des raisons comme ça, voyons?

MATHIEU (*réfléchissant un peu.*)

Ouais ! diroit-il vrai ?

VALOGNE.

Sûrement que je dis vrai. Au lieu de me cingler les jambes, montez sur l'âbre, et vous verrez vous-même, là.

MATHIEU.

C'est assez singulier. Voyons un peu.

(*Il monte à l'arbre.*)

VALOGNE.

A la bonne heure. Montez, montez; il est pus aisé d'y monter que d'en descendre, allez.

MATHIEU.

O ciel ! je suis pris.

(*Il lui pousse aussi un grand nez, mais d'une forme différente.*)

VALOGNE.

Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

(*Regardant Mathieu, il se met à rire.*)

Ah, ah, ah ! . . . tatidié, que vous êtes laid !

MATHIEU.

Coquin, veux-tu bien ne pas rire !

(*Il se débat.*)

Ouf, j'ai beau faire tous mes efforts pour me délivrer. . . . . impossible.

VALOGNE.

Quand je vous l'ai dit ! n'y a pas moyen.

MATHIEU (*en colère.*)

C'est ta faute, aussi. Pourquoi monter à cet arbre ? Tu n'as jamais été qu'un goulu.

VALOGNE.

C'est vous plutôt qui n'êtes qu'un avare.

COLIFICHET (*à part.*)

Et de deux.

SCENE XV.

COLIFICHET, MATHIEU, VALOGNE, CORMORAN.

MATHIEU.

Ah ! voici l'ami Cormoran qui va nous tirer de là, lui, laisse-le faire.

VALOGNE.

Je ne demande pas mieux.

MATHIEU (*à Cormoran, qui va pour entrer chez lui.*)

N'entrez pas, il n'y a personne, je suis ici, entendez-vous, voisin Cormoran ?

CORMORAN (*prenant ses lunettes.*)

Comment ! vous grimpez sur les arbres comme des écoliers.

MATHIEU.

Eh ! non, vous n'y êtes pas.

VALOGNE.

Ce n'est pas ça du tout.

CORMORAN.

A votre âge ! c'est une honte.

MATHIEU.

Je m'en vas vous conter ce qui nous est arrivé. Nous sommes montés tous deux sur cet arbre. Comme vous voyez, notre nez s'est allongé. . . . . allongé considérablement.

CORMORAN (*examinant.*)

Oh, oh ! c'est ma foi vrai. Cela vous fait des nez terriblement aquilains.

MATHIEU.

D'où cela provient-il ? nous n'en savons rien. Un sorcilége, une magie, le diable enfin, nous empêche, outre ça, de descendre.

CORMORAN.

Comment, voisin, vous croyez à la magie ? je ne vous savois pas encore si nigaut que cela. Patience, je n'ai pas peur de la magie, moi, et je vais bientôt lever votre écrou, vous allez voir. . . . .

(*Il grimpe hardiment à l'arbre.*)

VALOGNE.

Ce que vous allez voir.

CORMORAN.

Par la corbleu, je défie bien tous les millions de diables d'enfer de frotter leur nez contre un huissier.

(*Il lui pousse un grand nez, d'une forme encore différente.*)

Ouf !

VALOGNE.

I's ont frotté le vôtre. Tout ça revient au même.

COLIFICHET (*à part.*)

Et de trois.

CORMORAN (*se débattant.*)

Ventrebleu, mort-non. . . . .

VALOGNE.

Paix, chut, ne jurez donc pas ; ça fera tomber le tonnerre sur nous, au moins.

(*Ils se regardent tous trois d'un air piteux.*)

SCENE XVI ET DERNIERE.

MATHIEU, CORMORAN, VALOGNE, COLIFICHET, le bon homme MISERE.

(*On entend le bon homme Misere chanter avant de paraître.*)

FINALE.

COLIFICHET (*traversant la scene, et faisant signe au bon homme Misere d'approcher.*)

Arrive donc, bonnes nouvelles.

TOUS TROIS (*en gémissant.*)

L'on va nous en bailler de belles.

MISÈRE (*à Colifichet.*)

Est-i' possible!

COLIFICHET.

Voïs plutôt.
Tiens, regarde là-haut.

MISÈRE (*regardant d'un autre côté.*)

Là-haut?

COLIFICHET (*lui montrant l'arbre.*)

Là-haut.

MISÈRE (*stupéfait.*)

Oh! oh!
Trois coquins sur mon âbre!
Ah! vous v'là donc mes petits
Moineaux-gris,
Gentils
Colibris.
Pouf.
J'm'en va vous tuer, moineaux jolis,
Comme on tu' des perdrix.

TOUS TROIS.

Haye, haye, nous voilà pris.

MISÈRE (*à part à Colifichet.*)

Tiennent-i' bien?

COLIFICHET (*de même.*)

Ils sont bien pris.

MISÈRE (*haut.*)

Ne bougez pas, mes chers amis,
Et tâchez d'faire bonne mine.
J'men vas chercher ma carabine.

(*Il sort.*)

TOUS TROIS.

Nous sommes pris.

COLIFICHET.
Mes bons amis,
Mes chers amis,
Vous serez donc punis.

Ah ! mes amis,
Mes chers amis,
Nous serons bien punis.

MATHIEU.

Parlez pour moi, je vous en prie.

CORMORAN.

Secourez-moi, je vous supplie.

VALOGNE.

J'suis un cadet de Normandie.

COLIFICHET.

Oui, je lui parlerai tout bas,
Afin qu'il ne vous manque pas.

COLIFICHET.
Ah ! je ris.
Les voilà bien punis.
Ah ! j'en ris.

MISERE (*rentrant avec sa carabine.*)
Où sont-ils ces trois petits
Moineaux gris ?
Ces gentils
Colibris,
Où sont-ils ?

TOUS TROIS.
Mes amis,
Hélas! nous sommes priss,
Mes amis.

(*Les trois mots suivans se disent rapidemnt et pendant la ritournelle.*)

COLIFICHET (*à part à Misere.*)

Rien dedans ?

MISERE (*à part à Colifichet.*)

De la poudre, v'là tout.

COLIFICHET (*à Misere.*)

Bon.
(*Seul à part.*)
Achevons de faire son bonheur.
(*Il entre dans la chaumiere.*)

MISERE (*reprenant la finale.*)

Tenez-vous bien, entendez-vous ?

TOUS TROIS.

Grâce, grâce, miséricorde.

MISERE.

Ne croyez pas que j'vous l'accorde.

TOUS TROIS.

Grâce, grâce, pardonnez-nous.

MISERE.

Point de miséricorde.

MATHIEU, CORMORAN.

Ah ! doucement.

VALOGNE.

Foi d'vrai normand,
Je m'corrig'rai.

MISERE (*tirant son coup.*)

Moi, j'vous tuerai.....
Pan.

(*Ils tombent de l'arbre tous les trois.*)

Au moment où le bon homme Misere se met à crier pan, la chaumiere disparaît, et est remplacée par une jolie maison. Le bon homme a le dos tourné, et ne peut voir ce changement. La maison de Mathieu se change en chaumiere.

Ah, ah, ah!... trois d'un coup ! j'ai fait bonne chasse.

(*Allant à eux.*)

Eh ben, où ce que vous êtes donc ? je vous ai tués, c'est juste, mais vous ne devez pas en être morts pour ça.

(*Ils s'approchent d'un air confus tous les trois. Leurs grands nez ont disparu.*)

Comme i's'ont l'air penaut!

MATHIEU.

Voisin, je confesse mes torts.

MISERE.

C'est ben heureux.

CORMORAN.

Moi, je vous promets d'être honnête homme.

MISERE.

Ah ! tu ne seras plus huissier, toi.

VALOGNE.

Et moi, je ne me pendrai jamais à un arbre.

MISERE.

Non, mais gare que tu n'y sois pendu; je t'en avertis, en ami.

MATHIEU.

Dites-moi un peu, je vous prie, quel pouvoir a donc ce maudit arbre-là?

CORMORAN.

Seriez-vous devenu sorcier?

VALOGNE.

Contez-nous ça.

MISERE.

Je ne sais rien, moi; mais, tenez, quelqu'un de plus savant que nous, va nous dire bientôt.....

(*Il se retourne, et ne voyant plus sa chaumière, il recule de frayeur, ainsi que les autres.*)

Ah! mon dieu! est-i' possible! le diable qui a emporté ma maison.

TOUS TROIS.

Le diable!

COLIFICHET (*paraissant à l'entrée de la maison neuve.*)

Oui.

TOUS TROIS (*se prosternant.*)

O ciel!

COLIFICHET.

Malheureux, tremblez, votre injustice, votre dureté envers cet homme, va être punie séverement.

TOUS TROIS (*se lamentant.*)

Ah! nous sommes perdus.

MISÈRE (*à Colifichet.*)

Eh! tenez, tenez, regardez-les, i'sont une peur....

CORMORAN.

Une peur du diable, c'est sûr.

MATHIEU et VALOGNE.

Oh! oui.

COLIFICHET. (*Pendant ses menaces, il a peine à s'empêcher de rire.*)

Je suis inexorable envers les mauvais cœurs; et par mon ordre, la terre va s'entr'ouvrir sous leurs pas.

MISÈRE (*à Colifichet.*)

Un moment, un petit moment, s'i' vous plaît; si vous l's'espédiez si vîte, vous entendez ben qu'ils n'auraient pas le temps de ce corriger dans ce monde-ci. Laissez-les vivre encore un peu, si vous voulez qu'i' se repentent.

TOUS TROIS.

Pardon, pardon.

MISÈRE.

Ayez pitié d'eux, je vous l'demande en grâce.

COLIFICHET.

Comment! toi-même me sollicites en leur faveur?

(*A tous trois.*)

Voyez, misérables que vous êtes, voyez quelle différence de vous à lui! Vous vouliez l'accabler tout-à-l'heure, il vous défend à présent.

TOUS TROIS.

Oh! le brave homme, l'honnête homme!

VALOGNE (*apercevant le changement de maison de son maître.*)

Oh! la là là... en voici encore d'un autre. Not' maître, r'gardez, r'gardez donc: e' s'est envolée.

MATHIEU.

Quoi?

VALOGNE.

Not' maison.

MATHIEU.

O ciel!

VALOGNE (*à part.*)

Escamoter une maison..... c'est-i' pas abominable?

MATHIEU.

Ah! monseigneur, ayez pitié de moi.

COLIFICHET.

Non, non.

MATHIEU.

Je vous en conjure.

MISERE.

Et moi aussi; car enfin, si vous ne lui rendez pas sa maison ; qu'arrivera-t-i'? ça m'attristera, ça m'empêchera de jouir tranquillement du bien que vous voulez me faire. Eh! par la mordienne, oubliez tout, comme je l'oublie, moi; et du moins la journée finira gaîment.

COLIFICHET.

Allons donc.. . puisque tu le veux absolument, je leur pardonne, et je rends à Mathieu sa maison.

(*La maison reparaît.*)

MISÈRE.

Les v'là ben corrigés, je vous en réponds.

(*A tous trois.*)

Levez-vous; le diable vous l'ordonne

MATHIEU.

Je ne m'étonne plus, tu avais le diable dans ta manche.

COLIFICHET (*à Misere.*)

Tu trouveras dans ta nouvelle maison de l'argent assez pour vivre bien à ton aise le reste de tes jours, entends-tu?

MISÈRE.

J'ons d's'écus, ben obligé. Mes voisins, je vous en prêterons, si vous en avez besoin queuque jour. V'là comme j'aime à me venger, moi, c'est plus gai.

COLIFICHET.

Que ceci vous serve de leçon à tous trois; et souvenez-vous qu'on peut opprimer la vertu, mais que tôt ou tard son triomphe punit les oppresseurs.

CHŒUR.

Vive le } Diable bienfaisant.
Je suis un }

{ Il nous rassemble.
{ Que vous en semble?

L'on n'en trouve guere à présent.

Qui lui } Ressemble.
Qui me }

VAUDEVILLE.

MATHIEU.

Entasser argent sur argent ;
A son voisin chercher querelle ;
Etre avare et désobligeant ;
Tout cela n'est pas sans modele.
Sans cesse rompre le lien
Qui rejoint l'homme à son semblable,
Outre que cela n'est pas bien,
L'on peut de même, et pour un rien,
Vous traiter un jour (*bis*) à la diable.

MISERE.

C'est donc ben vrai qu'un p'tit malheur
Avait troublé ma solitude ?
J'avais perdu la bonne humeur,
Qu'ici chacun m' voit d'habitude.
Vous m'avez rendu ma gaîté ;
Jarnigoi ! que j'vous trouve aimable !....
Savez - vous ben qu'sans vanité,
J'vous r'semblons, c'est la vérité,
Puisque j'fus toujours (*bis*) un bon diable.

COLIFICHET (*au public.*)

Un auteur veut être jovial ;
L'entreprise est bien délicate.
La veille encor du jour fatal,
Il espere ; il rit ; il se flate ;
Le jour vient, ce n'est plus cela ;
Il ne voit plus rien de passable :
Ah ! quel tourment que celui - là !
Chaque instant l'augmente.... et voilà
La peur qui lui prend ; (*bis*) c'est le diable.

VALOGNE (*à demi voix et confidemment.*)

Moi, qui suis ami de l'auteur,
J'men vas vous faire eun confidence.
Il est sûr qu'il n'a pas mal peur,
Mais il compt' sur vot' indulgence.
Quand le diable a certains appas.....
Vous m'entendez, car c'est palpable.....
L'auteur prétend qu'on n'y tient pas ;
Et que l's amateurs à grands pas
Viendront s'donner tous (*bis*) au p'tit diable.

FIN.

De l'Imprimerie d'A. ÉGRON, rue des Noyers.

2 / [illegible]

[illegible]

[illegible]